

Une forme noire glissa dans le jardin et longea silencieusement l'enceinte de l'abbaye Saint-Georges. Une fois entrée, la jeune fille rejeta la capuche de sa longue cape et se dirigea vers le majestueux bâtiment principal à pas de loup. Une agitation inhabituelle régnait dans les couloirs de l'institution. Lorsque la pensionnaire se faufila dans la galerie qui menait à sa chambre, elle constata que sa porte était ouverte.

— Tudieu ! grimaça-t-elle entre ses dents. Il semblerait que cette fois mon escapade ne soit pas passée inaperçue...

D'un mouvement vif, elle se cacha dans un renforcement de mur et sortit les livres de son aumônière pour les dissimuler sous ses jupes.

Régulièrement, elle faussait compagnie aux bénédictines pour se rendre en cachette derrière le parlement de Bretagne tout proche. La boutique de M. Duclos regorgeait d'écrits de toutes sortes, y compris ceux que l'on se passait sous le manteau et que le libraire ne présentait qu'aux habitués. Les rayons, fort garnis, croulaient sous le poids des ouvrages et certains, faute de place, restaient dans des caisses de bois posées à même le sol. L'odeur de papier imprimé imprégnait ce petit temple dévolu au texte et dont le propriétaire se faisait volontiers l'humble prêcheur.

M. Duclos l'accueillait comme on reçoit les clientes importantes, tout en se permettant à chaque fois de la gronder un peu.

— Vous avez encore échappé à la surveillance des nonnes, mademoiselle, sermonnait-il avec un bon sourire. J'espère que vous êtes prudente, je ne me pardonnerais pas qu'il vous arrive quelque chose...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Duclos. Je fais très

attention... Chez les Chaulanges, on est audacieux mais pas téméraire.

Sec et ridé, M. Duclos avait passé sa vie sur les escabeaux de son échoppe. Et à se jucher ainsi pour atteindre les rayons les plus hauts, il ne s'était pas voûté comme les hommes de son âge. Derrière ses bésicles, le vieillard n'avait pas son pareil pour deviner les attentes de ses acheteurs. Il connaissait bien maintenant Éléonore et sa soif de savoir que les enseignements des bénédictines de Saint-Georges de Rennes ne satisfaisaient pas.

Ce jour-là, M. Duclos avait remis à Éléonore de Chaulanges un ouvrage imprimé sur un papier de belle qualité, d'un auteur anonyme, qui s'intitulait *Lettres persanes*.

— Est-ce donc là un livre défendu ? avait demandé la jeune fille, la curiosité mise en éveil.

— Certes non. Mais ce livre est en fait de M. de Montesquieu. Il y a là-dedans une critique des mœurs assez piquante, et une histoire de sérail plutôt licencieuse... Cela dit, c'est un ouvrage de jeunesse peu subversif. Je vous montrerai plus tard d'autres œuvres plus monumentales de cet auteur.

Il avait ajouté deux ouvrages de Bayle et de Fontenelle qu'Éléonore avait glissés dans son aumônière comme un vrai trésor. Son père disait souvent qu'il fallait savoir prendre des risques lorsqu'on le jugeait utile. Au diable les interdictions des nonnes !

Cependant, cette fois, elle allait devoir la jouer fine si elle ne voulait pas être découverte. Elle prit une profonde inspiration et se dirigea vers sa chambre en arborant un grand sourire candide, qui se figea à l'instant où Éléonore reconnut la Mère supérieure, postée devant sa table de travail.

La chose allait être plus compliquée qu'elle ne le pensait.

— Mademoiselle de Chaulanges ! gronda la supérieure en détachant les syllabes. Pouvez-vous m'expliquer d'où vous venez ?

Éléonore ne répondit pas et ne baissa pas la tête comme elle aurait dû le faire, en signe de soumission.

— Vous étiez encore en ville, n'est-ce pas ?

Éléonore soutint bravement le regard inquisiteur de

l'abbesse et acquiesça lentement. Mère sainte Odile leva les yeux au ciel en passant sa main sur son front. Depuis qu'elle se trouvait au couvent, cette jeune fille n'avait cessé de lui donner du fil à retordre.

Éléonore, à la différence de sa sœur Sophie qui l'avait précédée en ces lieux, n'avait jamais voulu s'habituer à la discipline de l'institution, regrettant amèrement le château cossu de Lorient où elle était née et où elle avait passé la plus grande partie de son enfance, sous la fêrule bienveillante du baron de Chaulanges, son père. Abonné à l'*Encyclopédie* de MM. Diderot et d'Alembert, il faisait partie de cette noblesse doucement anticonformiste qui changeait avec les Lumières.

Très tôt, elle avait appris à monter à cheval et à manier les armes, suivant son père à la chasse et à la pêche, comme le fils qu'il n'avait jamais eu. Cependant, lorsqu'elle eut quatorze ans, sa mère avait décidé qu'il était temps pour elle de suivre une éducation de jeune fille. Le jour où, à Versailles, Louis XV rendait son dernier souffle en laissant le trône à un jeune roi de vingt ans marié quelques années plus tôt à Marie-Antoinette d'Autriche, Éléonore entra chez les bénédictines de Rennes. Comme elle avait trop goûté à la liberté pour se laisser enfermer dans un cloître, la jeune fille prenait la poudre d'escampette dès que les nonnes avaient le dos tourné. Son esprit farouche et indépendant désespérait les religieuses depuis quatre ans.

Elle ne faisait rien comme les autres jeunes filles : elle ne s'intéressait ni à la mode, ni à la danse et encore moins à la dévotion. De tous les enseignements que le couvent dispensait, elle ne montrait de l'intérêt que pour l'écriture, les mathématiques, la géographie et la théologie, rudiments intellectuels qu'un professeur du collège des garçons venait leur inculquer chaque matin. Elle maniait la rhétorique comme aucune autre, mais elle avait parfois des réflexions étranges, à la limite du blasphème. La Mère supérieure, en la prenant sur le fait, ne pouvait laisser passer cet ultime affront.

— Ce n'est pas la première fois que vous outrepassiez délibérément les règles de notre établissement, reprit la supérieure d'une voix ferme. Votre insolence et votre liberté d'esprit ont

une influence désastreuse sur vos compagnes et la réputation de cette institution... Je ne peux pas tolérer plus longtemps une telle conduite ! Je me vois par conséquent contrainte de vous renvoyer. Par égard pour votre rang et en souvenir de votre sœur qui était une pensionnaire exemplaire, j'épargnerai à votre famille la honte d'un renvoi public... En attendant votre départ, vous serez en pénitence dans votre chambre et vous n'en sortirez pas. Vous dînez et souperez ici. Pour vos ablutions et besoins naturels, une sœur accompagnera le moindre de vos mouvements hors de cette pièce. C'est bien compris ?

Éléonore dut se faire violence pour ne pas sauter au cou de la supérieure pour la remercier. De sa punition, elle n'avait retenu qu'une chose : elle allait quitter cette affreuse prison et rentrer chez elle ! Une immense bouffée de joie gonfla sa poitrine et elle baissa la tête, comme un signe de repentance, mais qui ne servait qu'à mieux dissimuler son sourire. La Mère supérieure, pas dupe, tourna les talons.

Les jours suivants, cloîtrée dans sa cellule monacale à l'abri des regards inquisiteurs des sœurs, Éléonore découvrit les *Lettres persanes*, dans lesquelles l'auteur se livrait à une habile satire des mœurs, sous couvert d'être la réaction de surprise de deux étrangers en voyage.

Bousculée dans ses croyances, la jeune fille ne pouvait cependant s'empêcher d'admettre la justesse des arguments avancés. Histoire de sérail, les *Lettres persanes* ? Ce n'était ni plus ni moins qu'une attaque hardie contre la monarchie. Dans son sillage, elle lut Fontenelle qui expliquait la croyance au surnaturel par l'ignorance : les premiers hommes, ne comprenant pas les phénomènes naturels, les avaient attribués à des divinités supérieures.

Éléonore profita de la tranquillité offerte par sa pénitence pour réfléchir, non pas sur la Bible, comme elle l'aurait dû, mais sur les quelques livres qu'elle avait réussi à cacher. Elle voulait approfondir, en apprendre plus, se prit à penser liberté, politique, droit, des choses qu'il n'était pas sain de penser lorsque l'on était une jeune fille de bonne famille de seize ans.

Pourquoi les nonnes leur enseignaient-elles tant de fausses vérités ? Pourquoi des croyances injustifiées gardaient-elles leur légitimité aux yeux de l'Église ? Face aux erreurs de la scolastique, au respect aveugle de la tradition et aux miracles, on opposait maintenant les conclusions de la science expérimentale. Si M. de Fontenelle prétendait dégager la religion des superstitions, n'était-ce pas mettre en doute tout le christianisme ?

Lorsqu'Éléonore grimpa enfin dans le carrosse qui devait la ramener chez elle, après de longues journées d'isolement, ce ne fut pas sans soulagement pour les nonnes. Seule, Mère sainte Odile regarda la voiture s'éloigner pensivement. Sa fermeté légendaire n'avait pas eu de prise sur Éléonore et elle avait fini par renoncer à façonner son caractère indépendant dans le moule de l'institution. Si elle désapprouvait par principe l'indiscipline manifeste de la pensionnaire, la supérieure reconnaissait néanmoins son intelligence et sa force d'esprit. Elle gageait qu'Éléonore ne se contenterait pas d'une vie perdue au fin fond de sa province.

À cause de l'inconfort de la lourde berline de voyage secouée par les cahots de la route, Éléonore ne parvenait pas à dormir et détaillait le paysage. Bientôt, elle reconnut le bocage particulier du pays lorientais et une joie simple lui mit les larmes aux yeux. Elle passa la tête au travers de la fenêtre, les cheveux au vent malgré la fraîcheur de ce mois de mars, et savoura l'odeur des champs puis ce parfum légèrement iodé qui annonçait la mer. Elle avait hâte de revoir son univers et ceux qui le peuplaient : ses parents, sa nourrice, sa sœur et aussi Matthieu, son ami d'enfance.

La berline entra dans Lorient à la fin de la matinée. Éléonore reconnut bientôt avec plaisir les allées bordées de haies et les pelouses parsemées de parterres de fleurs impeccables du parc de Keroman, au fond duquel le château abritait les Chaulanges depuis des générations. Une allée de graviers conduisait en pente douce à la cour d'honneur dont le château formait le fond, ponctuée par une tourelle pointue à l'angle de l'aile et du bâtiment principal. À droite, une galerie reliait la chapelle au château tandis qu'à gauche se trouvaient les communs. Tout sentait l'aisance et le luxe maîtrisé : le salon à six fenêtres et la salle à manger en camaïeu, les appartements des maîtres des lieux, jusqu'au parc orné de grottes et de rocailles au dernier goût du jour.

À l'intérieur, le baron et sa femme attendaient Éléonore. La jeune fille se précipita spontanément dans les bras de son père.

— Eh bien, ma fille ! s'exclama le baron en riant. Est-ce donc ainsi que les bénédictines vous ont appris à saluer ?

— Pardonnez-moi... Je suis si heureuse d'être de retour !

Elle se tourna vers sa mère mais retint son mouvement en voyant le visage pincé de la baronne qui la jugeait comme un maquignon estime un cheval. Éléonore se mordit la lèvre et esquissa une petite révérence, constatant que sa mère n'avait pas changé en son absence. Elle ne voulut pas s'attarder sur cette mauvaise impression et regarda autour d'elle.

— Avez-vous fait prévenir Matthieu de mon retour ?

Victoire de Chaulanges fronça les sourcils d'un air hautain et regarda son époux d'un air cassant.

— Il n'est nul besoin, lâcha-t-elle. Ce bon à rien est aux écuries... Votre père l'a pris comme palefrenier l'hiver dernier. J'espère que vous aurez la bonne idée de cesser d'entretenir des liens d'amitié avec ce paysan, dorénavant. Je vous rappelle que vous avez un rang à tenir.

Éléonore plissa les yeux en dévisageant sa mère mais fut interrompue par l'entrée de sa nourrice, Catherine, promue femme de chambre particulière. Vive, franche, rousse comme un renard, elle demeurait au service des Chaulanges depuis son plus jeune âge et s'entendait à merveille avec Éléonore, malgré ses vingt ans de plus.

La jeune fille poussa une exclamation de joie en entrant à la suite de la servante dans sa chambre, refaite à neuf pour recevoir une parfaite femme du monde. Éléonore toucha le bois précieux du secrétaire qui fermait à clé, la porcelaine fine de l'aiguière et se mira dans l'élégante psyché où elle pouvait se voir de la tête aux pieds. Elle ouvrit une des grandes fenêtres qui donnaient sur la cour et fut soulagée d'apprendre qu'il n'y aurait pas d'invités le soir.

— Monsieur le baron préfère attendre demain, afin que mademoiselle ne soit pas trop fatiguée... Et mademoiselle n'a pas tout vu !

La femme de chambre ouvrit la garde-robe et Éléonore découvrit cinq toilettes neuves, dont une de réception, merveille de satin rose feu et rouge rebrodée sur le décolleté, ainsi qu'un costume d'équitation vert mousse, presque noir, avec la longue jupe d'amazone et les bottes de cuir. S'y ajoutaient plusieurs corsages et jupes assorties, du linge de nuit en batiste, des gants,

foulards et de merveilleux petits chapeaux de toutes formes et couleurs.

Éléonore, après avoir essayé toutes les toilettes, pour que la couturière puisse les ajuster, s'accouda à la fenêtre en chantonnant. L'après-midi touchait à sa fin. Elle entendit Catherine parler mais elle ne l'écoutait plus, intriguée par un remue-ménage qui faisait grand bruit sous ses fenêtres. Un jeune homme qu'elle ne connaissait pas essayait tant bien que mal de calmer un cheval qui ruait dans tous les sens.

La lueur malicieuse dans le regard du gaillard avait pour Éléonore un air de déjà-vu. Grand, bâti comme un hercule, il portait de vieux vêtements manifestement d'emprunt car trop petits pour lui. Il réussit enfin à tranquilliser le cheval et leva vers Éléonore de grands yeux noirs incandescents, avant d'ôter son chapeau crasseux dans un grand salut de cour ostensiblement pompeux. Son sourire audacieux mit la jeune fille sur la voie.

— Matthieu Le Bihan ! murmura-t-elle, la main sur la bouche avec un rire. Il n'y a que lui pour faire le courtisan à ma fenêtre crotté de cette façon...

Elle lui rendit son sourire, le cœur battant, troublée par l'apparition de son ami. Le souvenir des bois de Lorient qu'ils avaient investis de leurs jeux ressurgit en elle et elle se rendit compte qu'il lui tardait de redécouvrir le vaste domaine.

— Catherine ! appela la jeune fille en se débattant avec les lacets de son corset. Peux-tu m'aider à me défaire ? Je pars faire du cheval.

Une fois son costume d'équitation dûment ajusté, Éléonore se rendit aux écuries. Matthieu avait disparu, toujours aussi insaisissable. Elle flatta l'encolure de la jument noire espagnole qu'elle avait coutume de prendre et prit une selle, dédaignant la selle d'amazone qu'elle ne prisait guère.

— Besoin d'aide, mademoiselle ?

Éléonore se retourna et se trouva face à Matthieu qui souriait ; il avait peine à la reconnaître, lui aussi. Elle le remercia d'une petite voix et lui demanda s'il voulait l'accompagner. Matthieu ne répondit pas, attacha les sangles et termina de harnacher la



jument. Silencieuse, Éléonore le regardait faire. Elle ne parvenait pas à retrouver son ami sous cette enveloppe de colosse.

Lorsqu'il eut terminé, Matthieu regarda Éléonore et elle soutint bravement son regard. Les souvenirs passèrent entre eux, les promenades dans le grand parc, les plongeurs dans l'eau froide de l'Atlantique et les galettes de sarrasin de la mère Rigourdin... Un même élan les jeta dans les bras l'un de l'autre.

— Tu m'as tant manqué à Rennes, Matthieu !

— Toi aussi... Tout était vide ici, sans toi. Quand je venais pour aider monsieur le baron, il me donnait des nouvelles de toi mais je n'étais jamais rassasié...

— Tu venais souvent ici ? s'étonna Éléonore. Mère a toléré cela ?

— Presque tous les jours, répondit Matthieu en harnachant un autre cheval pour suivre Éléonore. Mme la baronne ne voit pas ça d'un très bon œil mais dame, c'est M. de Chaulanges qui commande ! J'ai plus ou moins quitté la famille qui m'a élevé pour entrer au service de ton père. Je suis toujours un paysan mais j'ai l'estime du baron, cela me donne quelques privilèges... comme celui d'avoir le droit de monter les chevaux de temps en temps.

Matthieu sourit pensivement en voyant Éléonore sauter à califourchon sur son cheval, au lieu de monter en amazone comme il seyait à une dame. Elle n'avait pas changé : elle avait toujours eu des habitudes de garçon.

A travers la forêt, Éléonore saluait au passage les gens qui travaillaient et redécouvrit chaque arbre, chaque grotte où ils avaient joué, chaque ruisseau où ils avaient pataugé. L'air sentait le bonheur et circulait à travers les grands arbres de la forêt prospère. Le soleil couchant perçait à peine la voûte feuillue, mais l'on percevait encore sa chaleur sur la peau, qui devenait gifle quand ils traversaient une clairière.

Bientôt, ils débouchèrent sur la plage festonnée de rochers. L'Océan ! Quatre ans qu'Éléonore se languissait de la mer. Neptune lançait toujours ses chevaux verts et bleus à la conquête du sable fin et leur crinière blanche scintillait sous le soleil. Là-bas, vers Port-Louis, la cavalerie marine prenait d'assaut la

forteresse rocheuse dans une gerbe d'écume. Les goélands et les mouettes, bizarrement posés à la surface de l'eau, montaient, descendaient, remontaient au rythme des vagues. À quelques milles de l'île de Groix, la mer semblait plus calme, rêveuse sous la caresse du soleil qui la parait amoureusement de bijoux sans prix. Dressée sur ses étriers, Éléonore respirait l'air iodé à pleins poumons, ce parfum inimitable d'embruns. Au galop, ils parcoururent la plage dans les vagues. Revivifiée par l'air pur, Éléonore avait l'impression de renaître. Comment avait-elle pu vivre aussi longtemps loin de l'Océan ?

La jeune fille s'arrêta auprès d'un rocher et descendit de cheval avec un soupir. Matthieu la regardait, fasciné. Non, décidément, elle n'avait pas changé, toujours avide de grand air et de liberté, mais elle ne se doutait ni de son charme ni de sa beauté. La petite sauvageonne qui l'avait quitté s'était métamorphosée en jeune fille troublante. Elle s'assit sur le sable et se mit à rire.

— Arrête de me regarder comme ça ! s'exclama-t-elle en lui tendant la main.

Matthieu mit pied à terre, sans répondre tout de suite. Il resta un moment à la dévisager, debout devant elle, avant de finir par s'asseoir à ses côtés.

— Tu ne te rends pas compte, Éléonore, murmura-t-il enfin sans la regarder. Tu es devenue une vraie femme...

— Mais je suis toujours la même, protesta la jeune fille en posant sa main sur la sienne.

— Je n'en doute pas.

Ses yeux noirs brillaient d'une douceur tendre qu'elle ne lui connaissait pas. Comme si elle l'intimidait. Éléonore mesura alors ce que recouvrait sa condition de femme et expérimentait pour la première fois ce pouvoir du sexe faible, sans parvenir à le maîtriser. Or, elle détestait tout particulièrement lorsque les choses lui échappaient.

Elle sentait aussi intimement, sans pouvoir se l'expliquer, que son amitié d'antan avec Matthieu ne serait plus jamais la même.